

Il y a dix ans, le 3 mars 1996, mourait l'auteur d'« Un barrage contre le Pacifique ». De nombreux ouvrages et publications lui rendent hommage

L'émotion Duras

Quand les gens qui écrivent vous disent qu'on écrit dans la concentration, moi je dirai non, j'ai le sentiment d'être dans l'extrême déconcentration, je suis moi-même une passoire, j'ai la tête trouée. »

Ainsi parlait Marguerite Duras dans les années 1970. Elle croyait au naturel, à la sincérité, et ne se souciait pas de faire l'article à son propre sujet. Elle ne pensait pas qu'elle devait avoir l'air sympathique ou intelligent. Le désir de fraterniser trouvait chez elle un profond écho, et elle prit la fâcheuse habitude de dire ce que l'on ne dit pas, sur elle-même, sur sa vie, sur sa manière d'écrire, sur sa vision de ses propres livres. Marcel Proust nota un jour qu'un écrivain parle toujours de ce qu'il ne faut pas. C'est à cause du besoin d'intimité, et le profond besoin d'intimité de Marguerite Duras lui aura coûté cher. Les écrivains sont des sortes d'Indiens qui ne devraient jamais accorder leur confiance à qui vient leur poser des questions. Au début, Marguerite Duras le devinait. Et l'on comprend que chez elle le désir de faire confiance fut le simple envers d'une méfiance de quatre sous dont elle voulut se débarrasser, par élégance, pour la beauté du geste.

Quand une journaliste du *Figaro*, Claudine Jardin, l'interroge en 1966 à propos du *Vice-Consul*, elle note les réticences, les hésitations, la brusquerie et le chagrin de cette interlocutrice aux manières d'étudiante qui semble tellement sûre de n'être pas comprise. « *L'insuccès rend triste, le succès laisse indifférent* », dit Duras. Jacqueline Piatier a écrit dans *Le Monde* qu'elle était moins pure que Colette. Elle est blessée, elle le dit. Erreur.

Il y a peu d'écrivains de cette puissance dont on se sera autant moqué, que l'on aura si peu pris au sérieux, parce

qu'elle en disait trop, comme une magicienne qui donnerait les trucs du métier. Ce n'est pas William Faulkner (à qui elle ressemble – *Les Palmiers sauvages* pourraient avoir été écrits par Duras), Truman Capote (à qui elle ressemble plus qu'on ne s' imagine – *De sang-froid* est un livre d'ambition durassienne) ou Vladimir Nabokov, à qui elle ne ressemble pas, qui feraient des sottises pareilles.

Marguerite Duras n'est pas à la mode. Son œuvre est passée aux pertes et profits des excès post-soixante-huitards. Son affectivité est embarrassante. Tout juste fait-elle l'objet de colloques universitaires organisés par des fidèles, tels le professeur Claude Burgelin, ou la chercheuse Catherine Rodgers.

Agapes commerciales

C'est normal, me dit-on, elle est au purgatoire. Le purgatoire des écrivains morts commence quelques mois ou années après leur disparition, qui a d'abord donné lieu à des agapes commerciales. Et dure un certain temps.

Marguerite Duras est morte le 3 mars 1996, à presque 82 ans, alors elle est au purgatoire. On ne la lit plus, on ricane. On parle, en hochant la tête d'un air vertueux, de sa première époque, les années 1950, l'époque d'*Un barrage contre le Pacifique*, ou des *Petits Chevaux de Tarquinia*. La douce vita et les colonies. Le temps où elle était un écrivain sérieux. Comme si, évoquant Picasso, on savait du désastre sa période bleue. On a oublié que, déjà en 1955, on la taxait de subjectivisme et d'inconvenance...

On parle en soupirant avec sollicitude des textes de la seconde époque, celle du *Ravissement de Lol V. Stein* et du *Vice-Consul*.

Marguerite Duras fut toujours un écrivain sérieux, une lectrice magnifique de Racine, de Proust, de M^{me} de La Fayette, de Virginia Woolf et de Robert Musil.

Oreille absolue. Insolence toujours dérangeante. Elle avait horreur de la repentance, de la soumission. Le purgatoire lui va très mal.

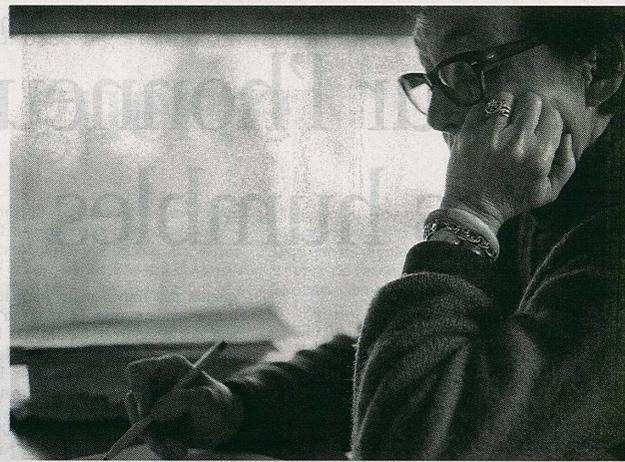
Elle écrivit des romans, des scénarios, des pièces, pendant plus d'un demi-siècle, à partir de 1943, date de parution de son premier roman, *Les Impudents*, qu'elle trouvait mauvais et que Queneau admirait. Elle écrivit jusqu'à sa mort. « *En vivant en écrivain* », la devise de l'Américaine Annie Dillard, elle l'eût faite sienne, mélangeant les genres, l'oral et l'écrit, le fait et le commentaire, le journalisme, le théâtre et le cinéma.

Elle connut le vrai succès à 50 ans, avec *Le Ravissement de Lol V. Stein*, et la consécration en 1984, à 70 ans, avec *L'Amant*, un prix Goncourt qui déclencha une formidable agressivité.

La ténacité et la constance de Marguerite Duras, sa force de travail et sa détermination sont stupéfiantes. On a souvent glosé sur ses épigones hypothétiques, s'est-on assez avisé de l'influence réelle, profonde, qu'elle exerce sur les artistes d'aujourd'hui, qui cherchent à trouver une phrase nouvelle, des mots intacts pour capturer l'attente, l'enfance trahie, la solitude inconsolable, pour dire la jouissance revendiquée, la liberté humaine, la douleur. L'esprit d'insoumission.

Il n'y a pas d'époques Duras, il n'y a pas à opposer les années vietnamiennes, les années de guerre et les années 1970 : « *Je me suis aperçue*, écrit-elle à propos de *L'Amant*, qu'écrivain sur mon enfance, sur une certaine année de celle-ci, j'écrivais sur ma vie entière, toutes années confondues. »

Et, relisant *La Douleur*, ce livre magnifique, on trouve, chimiquement pure, sa colère impuissante devant l'injustice faite à sa mère, devant l'indifférence des fonctionnaires du cadastre. On pense à Marie Legrand, la première de toutes les



De gauche à droite, et de haut en bas : Duras en 1969 (Pierre Viallet/Gamma), Bamberger/Gamma), et de nouveau M. D. en 1969 (Pierre Viallet/Gamma)

femmes qui hantent l'œuvre et qui ont en commun de porter des noms magnifiques : Aurelia Steiner, Anne-Marie Stretter, Vera Baxter, Nathalie Granger, Lol V. Stein. Elle est là, sous les traits de Madame Kats, dont la fille a été déportée, qui a donné son signalement partout, et qui dit mot pour mot : « *Tout son linge est lavé, raccommodé, repassé. J'ai fait doubler son manteau noir, j'ai fait remettre des poches. J'avais tout mis dans une grande malle avec de la naphthaline, j'ai fait remettre des fers à ses souliers et j'ai mis un point à ses bas. Je crois que je n'ai rien oublié.* »

« *Madame Kats défie Dieu* », écrit Duras, et le silence qui tombe après cette phrase a une texture particulière.

C'est cette grandeur que traque la littérature, que cherche inlassablement Duras, qui donne la chair de poule, cette beauté innommable. Inoubliable. Ce goût de nommer les émotions qui peuvent couvrir des vies entières dans le corps.

Le purgatoire, quelle triste obligation, qui prive les lecteurs d'aujourd'hui de la force de cet étonnement intact. ■

Jean Vallier : « Sa figure survit dans des légendes »

Après trente ans passés à la direction du French Institute de l'Alliance française à New York, où vous avez aussi fondé un ciné-club et exercé comme critique de cinéma, vous préparez depuis plusieurs années une importante biographie de Marguerite Duras.

Or le premier tome, à paraître aux éditions Fayard, vient lui-même après une première biographie de Marguerite Duras publiée par Laure Adler aux éditions Gallimard en 1998. Comment expliquez-vous l'intérêt des biographes pour cet écrivain ?

N'importe quoi circule encore sur Marguerite Duras, même après le travail de défrichage que Laure Adler a eu le mérite de lancer. Sa figure survit dans des légendes, ou rabaissée à ce personnage pittoresque que la médiatisation des dernières années de sa vie avait contribué à créer. Mais il ne faut pas oublier qu'à cette époque elle avait déjà énormément souffert, notamment à cause de l'alcoolisme, et que ce prix Goncourt tardif décerné à *L'Amant* a déclenché un phénomène hors du commun. Je l'avais rencontrée beaucoup plus tôt, à New York en 1969, par le biais du cinéma et du théâtre. J'ai donc voulu montrer le personnage dans sa vérité plutôt que dans ses excès et ne pas le trahir. Pour autant, quand j'ai entrepris d'écrire cette biographie, je n'ai pas adopté une attitude de témoin mais de chercheur, d'historien. J'ai reconstitué la trame factuelle, en la confrontant à ce que Duras elle-même disait de sa vie. Il a fallu dix ans de recherche – un vrai luxe ! – pendant lesquels j'ai tâché de ne rien prendre pour argent comptant.

Comment peut-on penser le rapport entre sa biographie et son œuvre ?

Quand il confronte l'œuvre à la vie, le biographe n'est pas là pour reprendre à son compte des jugements tirés de l'œuvre même. Ainsi, le portrait que Marguerite Duras a fait de sa mère, cet extraordinaire personnage littéraire, est caricatural et repose sur des relations complexes, nourries d'une passion exclusive

et de la certitude concomitante de n'être pas aimée. D'ailleurs, cette femme n'était pas issue d'une famille d'agriculteurs, mais plutôt de propriétaires terriens respectés. Et la pauvreté de la famille est en bonne partie une légende, tout comme l'histoire tragique de la concession ruineuse en Indochine. Autre exemple, qui concerne la douleur : les « Cahiers de la guerre » de Marguerite Duras, conservés aujourd'hui à l'IMEC, ne sont sans doute pas à prendre comme des journaux intimes. Ce sont plutôt des brouillons d'écrivain, où Duras, déjà romancière, regarde sa vie comme une source possible d'inspiration. Mais, finalement, je me suis aperçu que rétablir des faits biographiques venait confirmer l'œuvre plutôt que jeter le soupçon sur elle. Ils éclairent – même s'ils n'expliquent pas – le délice de sa création, sans en perdre la fraîcheur. Qui se penche sur la genèse de cette œuvre voit tout ce qu'elle doit à des moments de génie incontrôlés, associés à une volonté tenace d'arriver à quelque chose. J'espère ainsi apporter une base de travail solide à tous les chercheurs qui travaillent sur ces textes, par exemple en établissant une chronologie fiable et détaillée de sa vie.

Avez-vous travaillé sur les rapports de Marguerite Duras avec son contexte historique ?

Oui, par exemple, il faut replacer le départ des parents de Marguerite Duras en Indochine dans le contexte de la colonisation et de l'exportation des idéaux de Jules Ferry. Marguerite Duras a

vécu tout cela comme une adolescente en contact profond avec les populations, mais qui voyait la politique officielle de très loin. Elle conservera longtemps cette conscience politique flottante et se conduira plutôt en jeune femme protégée et bourgeoise jusqu'à la déportation de son compagnon, Robert Antelme. Cela explique son engagement tardif dans la Résistance, mais aussi ses réflexes accélérés en politique par la suite. C'est un peu comme si elle avait voulu compenser cette prise de conscience politique acquise sur le tard, et qui n'atteignait pas alors la maturité de sa connaissance sensorielle du monde.

Vous expliquez-vous la fascination des lecteurs pour son œuvre ?

Au fond, c'est un auteur qui devrait connaître le purgatoire depuis quelques années, comme Gide ou Beauvoir. Mais non : la prose poétique de Duras semble appartenir à une tradition « classique », et je rencontre des gens qui apprécient son œuvre tous azimuts, même et surtout à l'étranger. Je me souviens qu'à Broadway où se jouait (en français !) *Des journées entières dans les arbres*, toute la salle se levait pendant la scène du dancing, émue par la magie de la pièce et de Madeleine Renaud. L'effet très personnel de son écriture suscite une lecture émotionnelle, de l'attachement ou de l'irritation, plus qu'à la lecture de Nathalie Sarraute, par exemple, autre très grand écrivain. Son écriture fonctionne à plusieurs niveaux : *Moderato cantabile* ne

vaut pas seulement pour l'anecdote qui l'inspire, mais aussi pour ses fascinantes notations de lumière. Et ses romans ont beau transformer des faits en légende, ils peuvent restituer jusqu'à la sensation exacte de l'hydrométrie d'un lieu comme Sadeq, comme me le confiait un chercheur vietnamien de l'université d'Aix-en-Provence.

Cet intérêt vaut-il aussi pour son œuvre cinématographique ?

Elle ne connaît pas la même notoriété que son œuvre littéraire. Pourtant elle mérite d'être reconnue pour s'être si bien dégagée des conventions cinématographiques d'alors et avoir si bien sondé la conscience de cette époque. Des gens comme Susan Sontag y étaient sensibles, et cette dernière a beaucoup œuvré pour faire connaître *Détruire dit-elle* en Angleterre et aux Etats-Unis. Mais c'est d'abord par lassitude envers les adaptations, selon elle insatisfaisantes, de ses propres romans que Marguerite Duras a touché au cinéma. Elle y a mené le même travail qu'au théâtre, avec une exigence de l'image à la Bresson, en montrant que le cinéma n'était pas forcément réaliste ni narratif. Très proche de Godard et de Straub, elle admirait la sécheresse et l'absence de sensiblerie des films de Dreyer, avait un très grand respect pour Bresson et s'enthousiasmait pour *La Maman et la Putain*, de Jean Eustache, dont il avait voulu faire éditer le dialogue.

PROPOS RECUEILLIS PAR
FABIENNE DUMONTEY

LIRE
À LIMOGES
7, 8 et 9 avril 2006
Champ de Juillet

LE POPULAIRE L'ECHO bleu français public oiseaux français public oiseaux Limoges

ZOOM



MARGUERITE DURAS, la vie comme un roman, de Jean Vallier

De la Cochinchine des premières années d'enfance et d'adolescence à la gloire et à la mort, l'itinéraire biographique de Duras est riche, multiple. D'autant plus riche qu'elle a elle-même utilisé cette matière avec toute la liberté de son désir d'écrivain, modifiant des données ou les arrangeant à sa convenance.

L'exotisme et le petit clocher littéraire parisien s'y côtoient. L'histoire intime y croise la politique, les grands conflits, les mutations de la société. Au milieu de tout cela, on voit Marguerite Duras jeune et souriante ou, plus tard, ramassée sur elle-même, grave et sévère.

« Pour moi, la photographie absolue de ma vie n'a pas été photographiée », disait-elle à la fin de sa vie. En marge de cette impossible « photographie absolue », le livre de Jean Vallier offre une belle approche vivante de l'écrivain. P.K.

Ed. Textuel, « Passion », 192 p., 49 €.

DURAS, dirigé par Bernard Alazet et Christiane Blot-Labarrère Magnifique *Cahier de l'Herne* qui rassemble de Duras des impressions éparées, cette foule d'intuitions, dans l'aventure d'une œuvre, d'un projet, d'un destin. Le roman, le théâtre, le cinéma, les lettres, les articles de presse. Cinquante années d'écriture à traverser.

L'entreprise est éclairante, alliant les témoignages, les instants privés, la réflexion, l'étude. C'est son rapport avec la modernité du monde, sa manière de construire la fiction dans l'absence, dans la mise en silence, le proche et l'à-côté. C'est le rôle que joue son œuvre dans l'écriture contemporaine. Une autre transmission. Une histoire d'écrivains. Le volume est traversé de textes de Duras, pour beaucoup inédits. Une infinie présence. « *Ecrire partout*, dit-elle, *c'est écrire à chacun.* » X. H.

« Cahiers de l'Herne », n° 86. 380 p., 49 €.

M.D., de Yann Andréa Il reste toutes ces photos d'Hélène Bamberger. Routes de Normandie. Promenades en voiture et brassées d'hortensias. Les Roches noires à Trouville, le balcon, la plage. Été 82, les jours bleus et la suite. Le livre de Yann Andréa réédité par Minuit en format poche accompagné la cure de sevrage alcoolique de Marguerite Duras

commencée en octobre de cette année-là. Trois semaines d'Aldactone, d'Atrium, de Tranxène, de vitamine B et de Témesta. De marelle d'enfance aussi, de corde raide et de désir en brèche. C'est une chronique des jours gagnés et des longues peurs nocturnes. Un décompte d'amour et de patience inquiète. Une affaire d'écriture surtout. X. H. Minuit, « Double », 138 p., 6 €.

MARGUERITE DURAS

« *A chaque livre de Duras, il y a toujours eu des gens qui disaient qu'elle écrivait mal, qu'elle racontait n'importe quoi.* » Paul Otchakovski-Laurens, qui a été son dernier éditeur avec *C'est tout*, souligne avec lucidité ce battu en brèche mâtiné d'ironie complaisante qui a toujours fait face à l'engouement de lecteurs inconditionnels et fanatiques. Les contributeurs de ce numéro d'*Europe*, à travers une vingtaine de textes et d'études, nous offrent le moyen d'avancer dans la connaissance et la redécouverte de son écriture. Une mise en perspective au creux des sentiments. X. H. *Europe*, n° 921-922. Janvier-février 2006. 380 p., 18,50 €.

5, RUE SAINT-BENOÎT. 3^e ÉTAGE GAUCHE. Marguerite Duras.

de Jean-Marc Turine Jean-Marc Turine a 24 ans quand il écrit à Marguerite

Duras à l'automne 1970 pour lui proposer de tourner *Le Ravissement de Lol V. Stein*. Réponse négative mais l'attention est là. Avec elle il participera au tournage de *Jaune le Soleil*, puis sera coauteur avec Jean Mascolo (Outa) du film *Les Enfants* en 1984. Le récit de ses années de compagnonnage avec l'écrivain et ses proches est épidermique et touchant. On suit, on s'irrite, on part en références. Contrepoint et images. A chacun ses souvenirs de la rue Saint-Benoît. X. H. Métropolis. 224 p., 28 €.

SUR LES PAS DE MARGUERITE DURAS,

d'Alain Vircondelet Etrange album naïf et chronologie simple. Alain Vircondelet, qui s'est maintes fois attaché à Marguerite Duras, revisite une nouvelle fois la vie et les lieux de l'écrivain dans ce carnet illustré par Anne Steinlein. On a bien du mal à la reconnaître dans les dessins, et le texte est sans surprises. X. H. Illustrations d'Anne Steinlein. Presses de la Renaissance. 96 p., 26,50 €. Signalons aussi dans la collection « Folioplus classiques » de Gallimard, *Un barrage contre le Pacifique*, dossier de Jean-Luc Vincent, lecture d'image d'Isabelle Varloteaux (384 p., 6,80 €).